



## Débattons

# AGORA



Christophe Simon / AFP

## LES RÉSEAUX DE LA COLÈRE

### QUAND FACEBOOK TREMBLE

## p.44

## Prof des prisons

### La lettre de Serge Jaquet à la ministre de la Justice

## p.48



Raymond Huet / Sipa/Actu



Bruno Levy / Divergence

## Retour vers la rupture

### Le Mai 68 de Jean-Pierre Legoff et Benjamin Stora

## p.52





## Entretien

# STORA-LE GOFF MAI 68, RUPTURE HISTORIQUE ET INTIME

Le dernier livre de Benjamin Stora a pour titre "68, et après", celui de Jean-Pierre Le Goff aurait pu s'intituler "68, et avant". Dans les deux cas, la fièvre de mai y est analysée comme un événement politique total et collectif, en même temps qu'existential et intime.

**PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BOU ET HERVÉ NATHAN.  
PHOTOS BRUNO LÉVY / DIVERGENCE POUR "MARIANNE"**

### La fin de la solitude

**Benjamin Stora :** Mai 68 marque une rupture profonde dans ma vie. D'autant plus que j'avais une histoire personnelle très particulière : j'arrivais d'Algérie et je vivais en France avec un sentiment d'exil et de solitude. Le surgissement de 68, alors que j'étais lycéen, a été comme une libération qui marqua mon entrée véritable dans une société que je ne connaissais pas. J'ai découvert la France fraternelle, chaleureuse, les manifestations, la solidarité de l'histoire ouvrière... Jean-Pierre Le Goff écrit dans son livre que 68 fut pour lui le moment d'une liberté sans racine. Pour moi, c'est cet événement même qui m'a donné des racines. Ce moment d'effervescence et de radicalité que fut 68 m'a permis de trouver une place dans la société française.

**Jean-Pierre Le Goff :** Pour ma part, je viens de la France profonde, avec des restes du XIX<sup>e</sup>, un monde pétri de catholicisme doloriste et de moralisme. En 1968, j'arrive à Caen dans une ville reconstruite après la guerre, au sein d'un campus moderne où les étudiants sont dans l'entre-soi. J'éproue un sentiment de déracinement. A la fin

de l'adolescence, je me retrouve dans un univers impersonnel où je découvre la liberté propre à notre époque, avec ses deux aspects : un sentiment d'émancipation par rapport au poids des communautés premières d'appartenance, mais aussi un sentiment de vide. J'ai vécu Mai 68 comme une divine surprise. A un âge où l'on est pris dans une révolte existentielle vécue dans la solitude, je découvre la dimension de fraternité fusionnelle du milieu étudiant contestataire.

### Etudiants et ouvriers

**B.S. :** Il n'y avait quasiment pas de fils d'ouvrier à l'université en 1968 et dans les mouvements d'extrême gauche. J'étais l'un des rares. L'immense majorité des étudiants qui parlaient du prolétariat et de la classe ouvrière ne les avaient jamais côtoyés. Les dirigeants politiques étaient fils de général, de grand médecin, de normalien agrégé. Ils avaient un accès plus facile à la parole et à la culture. J'avais un métrage de retard. Mais je ne m'en rendais pas compte à l'époque. Il y avait d'abord le sentiment de l'uniformité et de la solidarité. Sur le moment, le

mouvement soude et efface les différences de classes.

**J.-P.L.G. :** A Caen, les étudiants n'étaient pas tous des fils de bourgeois, loin s'en faut. Mais on s'en fichait : le mouvement de révolte de la jeunesse nous paraissait transversal aux classes sociales, même si les différences existaient. Les jeunes ouvriers venaient de la campagne et se retrouvaient brutalement plongés dans le taylorisme. Leur filiation syndicale et politique était faible. Ils ne supportaient pas le mépris et les petits chefs. La violence ouvrière a éclaté comme une jacquerie. En janvier 1968, il y a eu des grèves et des affrontements très violents contre les CRS... Les gauchistes ont évidemment joué la carte des jeunes prolos les plus bagarreurs. Mais les étudiants connaissaient mal le monde ouvrier. Même si des aspects de rage existentielle pouvaient se retrouver chez de jeunes ouvriers, la liaison n'a existé qu'à la marge.

**B.S. :** Une chose m'avait frappé dans l'usine où j'ai travaillé à 17 et 18 ans, c'était la présence des immigrés. Les trois quarts des ouvriers étaient principalement algériens, kabyles. Ma mère avait été élue responsable syndicale CGT parce qu'elle parlait arabe et quand les ouvriers voulaient parler entre



## BIO EXPRESS

**BENJAMIN STORA** est historien. Il a publié plusieurs dizaines de livres.

### 1950

Naissance à Constantine, en Algérie.

### 1962

Installation en France.

### 1968

Entrée à l'OCI.

### 1978

Doctorat en histoire à l'Ehess.

### 1991

Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1954). La Découverte.

### 2014

Président du conseil d'orientation du Musée national de l'histoire de l'immigration.

## BIO EXPRESS

**JEAN-PIERRE LE GOFF** est sociologue, il préside le club Politique autrement.

### 1949

Naissance à Equeurdreville, en Normandie.

### 1968

Il participe au mouvement de contestation étudiante à Caen.

### 1998

Mai 68. L'héritage impossible. La Découverte.

### 2002

Entrée au CNRS.

### 2012

La Fin du village. Une histoire française. Gallimard.

eux, ils parlaient berbère... Tout ça pour dire que la masse de la classe ouvrière immigrée faisait attention : il y avait quand même beaucoup de timidité, à cause de la peur d'être expulsé. Pas question pour eux de se lancer dans la violence à coups de boulons et de barre de fer ! Quand arrive 68, le cœur de cette classe ouvrière immigrée reste en partie à l'écart, comme les travailleurs portugais ou africains par exemple...

**J.-P.L.G.** : Dans l'Ouest, il y avait moins d'immigrés. Les syndicats avaient du mal à canaliser de jeunes ouvriers en révolte. Cela dit, à Caen, l'essentiel s'était passé en janvier avec les grèves et les affrontements de la Saviem, et les étudiants sont entrés en scène plus tard. Globalement, la classe ouvrière n'aimait pas les étudiants considérés comme des privilégiés et des casseurs. C'est le problème de Mai 68 qu'il faut concevoir

comme un mouvement à multiples facettes...

## Violence

**J.-P.L.G.** : La singularité de l'événement tient à une circonstance : ce moment où tout s'arrête, avec la grève générale, avec le général de Gaulle qui s'en va... Pendant quelques jours, vous pouviez avoir le sentiment que tout était possible. La communauté étudiante est saisie par une illusion lyrique collective qui se déverse dans un flot de paroles. On croit que le monde peut être reconstruit de fond en comble. Ici et là, la question d'une violence plus radicale se posait, avec en référence les barricades et les affrontements à Paris. On était tenté d'y croire et on y a cru : « *La solution, c'est la révolution !* »

**B.S.** : Mon histoire au sein de l'extrême gauche est un peu dif-

férente de celle de Jean-Pierre Le Goff parce que je suis rentré dans une organisation très sérieuse qui ne croyait pas au lyrisme du verbe et qui ne se réclamait pas du gauchisme. L'OCI [*Organisation communiste internationaliste, mouvement trotskiste français fondé en 1965 et dirigé par Pierre Boussel dit « Lambert »*] croyait au mouvement ouvrier à l'ancienne. On se radicalisait du côté de la pureté des origines et des racines révolutionnaires. On refusait la société moderne en bloc, y compris l'écologie ou le féminisme. Tout cela était considéré comme des dérivatifs. On était dans une logique non ludique, sacrificielle. A partir de là, il y a eu en effet des tentations de violence radicalisée, secrètes, souterraines, qui se manifestaient notamment à travers les services d'ordre. Il y avait, individuellement, la tentation du passage au terrorisme. C'est le côté



sombre dont on parle peu, au profit de l'aspect libertaire, ludique, hédoniste...

**J.-P.L.G.** : Il y a eu quelques années très violentes, avec des aspects nihilistes et des volontés fortes de destruction. A partir de 1973-1974, la situation change : l'échec global du messianisme révolutionnaire d'un autre courant, celui que j'ai appelé le « gauchisme culturel », va prendre le relais. Le PS va finir par récupérer une série de thèmes culturels et sociétaux problématiques, dans un moment où sa doctrine traditionnelle, qui vient du XIX<sup>e</sup> siècle, est déjà passablement érodée.

## Récupération

**B.S.** : L'exigence de « changer la vie », formulée dans l'après-68, va être captée par le PS, et l'intelligence de Mitterrand, ou plutôt son astuce, est d'avoir abandonné la vieille SFIO – en apparence, parce

que tout l'appareil reste intact –, pour s'habiller aux couleurs de 68 et prendre le pouvoir. En 1981, une frange des héritiers de 68, avec les mots de 68, vont accéder au pouvoir qu'ils se sont préparés à prendre. « Changer la vie », c'est le mot d'ordre central du PS...

**J.-P.L.G.** : Entre 1968 et 1981, il y a des éléments de continuité et des éléments de rupture. Entre 1968 et 1973, on assiste à une flambée du gauchisme, puis c'est la fin des Trente Glorieuses, la montée des thèmes écologiques et féministes... Avec l'arrivée du PS au pouvoir, en 1981, la contre-culture post-soixante-huitarde va finir par s'institutionnaliser. La figure de la révolte adolescente va devenir un modèle social de comportement et Mitterrand va manipuler cet héritage impossible. J'en veux à la gauche d'avoir glissé de la question sociale vers des questions culturelles et sociétales marquées par le gauchisme culturel comme facteurs de démarcation identitaire. Dans le même temps, on pratique la « politique de l'ambulance ». Vous prenez les paroles des

Enfoirés pour les Restos du cœur – créés en 1985 –, elles disent tout du basculement qui s'est opéré : « *Je ne te promets pas le Grand Soir / Mais juste à manger et à boire...* » La folie de l'extrême gauche de l'immédiat après-mai est abandonnée et c'est une bonne chose, mais le retournement qui s'opère va tout dépolitiser. Et l'idée républicaine elle-même va en être ébranlée...

**B.S.** : Je compléterais Jean-Pierre Le Goff en insistant sur deux choses. Avec l'arrivée de la deuxième gauche – la génération de Jospin, Rocard, Joxe –, ce sont des nouvelles élites modernisatrices, pragmatiques, qui vont prendre la main dans le PS. Ensuite, je pense que, dans les années 80, le passage de la gauche sociale à la gauche morale et culturelle est provoqué par des facteurs internationaux qui vont tout bouleverser. Notamment, l'arrivée de Thatcher au pouvoir en Angleterre et de Reagan aux Etats-Unis fait que le libéralisme économique l'emporte quand le PS prend le pouvoir. Il y a un énorme décalage dans les changements idéologiques à l'international et

### LEUR "MOI" DE MAI 68

Les deux livres sont écrits à la première personne, au plus près de l'expérience biographique la plus concrète de deux hommes qui, jeunes hommes à la fin des années 60, se sont engagés corps et âme dans le militantisme d'extrême gauche. Mai 68 a constitué le moment fondateur de leur vie politique et intellectuelle. Ils en sont revenus à la fois fidèle et critique. Chacun montre comment l'événement ne cesse de leur donner à penser, sur le destin de la gauche notamment. « *Il importe de trouver la bonne distance avec Mai 68* », écrit Jean-

Pierre Le Goff, dans son « *récit d'un monde adolescent* ». Le sociologue raconte la « *France d'hier* », celle des années 50-60, qui accouche d'un désir radical de changement. Benjamin Stora revient sur la succession des promesses, tenues et abandonnées, engendré par Mai 68. L'historien s'interroge sur le « *cheminement [des militants] passant de la révolution la plus radicale à la démocratie comme seul horizon, une démocratie vidée de contenu social* ». Dans les deux livres, une même certitude : comprendre Mai 68, c'est comprendre notre modernité. ■



**“L'INTELLIGENCE DE MITTERRAND EST D'AVOIR ABANDONNÉ LA VIEILLE SFIO – EN APPARENCE –, POUR S'HABILLER AUX COULEURS DE 68 ET PRENDRE LE POUVOIR.” BENJAMIN STORA**





## “SOYONS TRÈS CLAIRS : DERRIÈRE LE REJET DE MAI 68, C’EST UNE CRITIQUE IDÉOLOGIQUE DE LA MODERNITÉ ET DES LUMIÈRES.”

JEAN-PIERRE LE GOFF



ce que prétend faire le PS en 1981. Or, il va choisir de s’adapter à ce nouveau monde...

**J.-P.L.G. :** Il y a un seul monde. Pas d’alternative...

**B.S. :** Oui. Et le PS, sous la puissance des événements, va s’adapter. Il déclare qu’une transformation de la société en profondeur est impossible. Il lui faut donc trouver des substituts. La question morale, l’antiracisme, prennent alors le pas sur la question sociale.

### Contre les revanchards

**J.-P.L.G. :** Je suis frappé par la force d’un courant revanchard contre 68 qui n’a plus aucun souci de comprendre. C’est le grand déversoir. Ce n’est plus de l’interprétation, mais du ressentiment, voire de la haine. Je suis très critique sur l’héritage impossible de Mai 68. Je comprends parfaitement que l’on puisse en avoir assez de la belle histoire qui raconte joyeusement comment une partie de cette génération qui a prétendu faire la

révolution est devenue de parfaits modernisateurs en phase avec notre époque. Mais cette manière de cracher sur un événement historique est inquiétante. Car qu’est-ce qui est mis en accusation derrière la posture de la droite la plus revancharde, celle d’un Buisson par exemple ? Soyons très clairs : derrière le rejet de Mai 68, c’est une critique idéologique de la modernité et des Lumières.

**B.S. :** C’est un fait historique que Mai 68 est un moment de rupture ! On ne peut pas le nier, au risque pas simplement de l’anachronisme mais du négationnisme historique. Il y a un avant 68, le fait qu’on vivait dans une autre société, une autre façon de penser et un après, on n’y peut rien. Quand on est historien, il faut bien appréhender ce qu’on appelle les moments de bascule. A partir de là, il faut le prendre comme tel ; on peut être absolument contre, mais on ne peut pas l’effacer ! Ce qui est assez étonnant, c’est que cette haine de 68 dans une fraction de la société française fait du bruit mais ne mord pas vraiment dans la jeunesse. Chez mes

étudiants, il y avait une volonté de savoir, pas de la nostalgie, mais un intérêt positif pour comprendre ce qu’il s’est passé. Je ne crois pas que ce déversoir anti-68 fabrique de nouvelles élites intellectuelles dans le pays.

**J.-P.L.G. :** Je suis plus pessimiste. Je suis contre les revanchards, mais il faut aussi comprendre les racines d’un ressentiment qui n’est pas aussi limité que Benjamin Stora semble le penser. L’hégémonie du gauchisme culturel qui dure depuis un certain temps est rejetée par une bonne partie de la jeunesse. La génération de 68 a saturé la figure de la révolte. Quand vous étiez jeune après 68, vous étiez les héritiers impossibles parce que vous étiez condamnés à répéter sur un mode dégradé une figure qui avait déjà eu lieu : les héritiers, d’une manière assez narcissique, ne cessaient pas de la ressasser. Beaucoup n’en peuvent plus de ces « héritiers impossibles » qui se complaisent dans l’entre-soi et sévissent encore dans certains médias. Avec le gauchisme culturel, la gauche s’est coupée des couches populaires. J’ai toujours du mal à l’encaisser...

**B.S. :** Il y a trente ans, quand Guy Hocquenghem écrit sa *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, le discours critique de 68 me plaisait beaucoup. Je venais de quitter l’extrême gauche, je découvrais le PS de l’intérieur, j’en étais complètement bouleversé parce que je rentrais dans un parti d’experts, de notables, de cadres, de technocrates. Aujourd’hui, j’ai du mal à entendre ce discours de critique de la gauche. Parce que la droite est très forte. Une droite revancharde, conservatrice. Cette critique droitière va très loin dans la remise en cause de ce qu’a pu dire 68 en faveur de la lutte pour l’égalité et l’émancipation politique. ■

*La France d’hier. Récit d’un monde adolescent des années 50 à Mai 68*, de Jean-Pierre Goff, Stock, 288 p., 21,50 €.  
*68, et après. Les héritages égarés*, de Benjamin Stora, Stock, 178 p., 17,50 €.

La version complète de la rencontre est sur le site de Marianne.